

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 25 (1937)
Heft: 102

Artikel: Benedetto Croce
Autor: Günther, Werner
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380304>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 31.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BENEDETTO CROCE

La vera filosofia bisogna viverla.
(Croce, *Ultimi saggi*, p. 228.)

Ce n'est pas sans une certaine appréhension que, simple amateur de philosophie, j'ai accepté de parler devant vous de l'œuvre et de la personnalité de Benedetto Croce. Je m'y serais peut-être refusé si, d'une part, je ne m'étais rappelé que Croce, abandonnant la traditionnelle distinction entre pensée ordinaire et pensée extraordinaire, entre pensée empirique et pensée spéculative, avait plus d'une fois, vis-à-vis du « *purus philosophus* » — survivance, selon lui, de la philosophie théologisante —, pris la défense de l'amateur de philosophie, c'est-à-dire de celui qui, poussé par un besoin intérieur, essaie d'éclaircir pour son propre compte les problèmes qu'il rencontre et de voir plus clair dans les questions multiples et souvent angoissantes que la vie lui pose ; et si, d'autre part, je n'avais pas l'intime conviction que tout homme qui travaille intellectuellement, qu'il soit critique ou moraliste, historien ou juriste, se doit à lui-même de s'intéresser aux réalités profondes de l'esprit qui seules donnent un sens à nos actions et à nos jugements, quels qu'ils soient. A ces deux raisons s'ajoute le sincère désir de contribuer, dans la limite de mes forces, à répandre la pensée crocéenne ou du moins à susciter de l'intérêt pour cette personnalité et cette pensée ; je voudrais m'acquitter ainsi d'une dette de reconnaissance, car Croce a été, jusqu'à présent du moins, la plus forte expérience philosophique de ma vie. Enfin, l'année dernière, le 25 février 1936, Croce et, avec lui, les nombreux amis qu'il compte dans le monde entier, ont célébré son soixante-dixième anniversaire — célébré, c'est trop dire quand on connaît la grande modestie de Croce et qu'on pense au silence de l'Italie officielle à son égard.

— Ce fait, tout extérieur, légitimerait à lui seul un coup d'œil jeté en arrière sur le chemin parcouru et, en avant, sur les perspectives qui s'ouvrent⁽¹⁾.

* * *

L'œuvre est puissante, immense, aussi bien matériellement que spirituellement : les livres que Croce a écrits, traduits, édités et réédités ou fait publier⁽²⁾ garniraient à eux seuls une bibliothèque (les principaux de ceux qu'il a écrits lui-même atteignent le nombre de 45) — il est, à lui seul, on l'a dit avec raison, une espèce d'*universitas litterarum*. Avec une magnifique régularité, avec méthode et conscience, Croce a édifié, depuis bientôt quarante ans, son œuvre de penseur, de critique littéraire, politique et économique, d'historien et d'érudit, semblable au fleuve dont parle Gœthe, qui, impétueux à l'origine, se

(1) Benedetto Croce est né à Pescasseroli (province d'Aquila), le 25 février 1866. Il est originaire des Abruzzes comme d'Annunzio, son « quasi cœtaneo e coregionale, ma non correligionario » (*Critica di me stesso*, p. 54). Aux communes de Pescasseroli et de Montenerodomo (dans la province de Chieti), lieu d'origine de son père, il a consacré de petites monographies historiques, retraçant en même temps l'histoire de sa famille. Son grand-père, dévoué aux Bourbons, avait été conseiller au Tribunal suprême et avait transféré le domicile de la famille à Naples. Croce fut élevé dans un collège catholique, fréquenté par la meilleure société napolitaine. Dans le tremblement de terre de Casamicciola, en 1883, il perdit tragiquement ses parents et son unique sœur et resta lui-même enseveli sous les décombres pendant de longues heures, brisé dans plusieurs parties du corps. Avec son frère il se rendit ensuite à Rome, dans la maison de son oncle, Silvio Spaventa, qui avait accepté d'être leur tuteur. Inscrit à la Faculté de droit, il fréquenta surtout les cours d'Antonio Labriola. Il ne se présenta pas aux examens de doctorat en droit, en dépit de son oncle qui souhaitait le voir embrasser la carrière diplomatique. Rentré à Naples, à vingt ans, il continua ses études comme autodidacte, publia différents travaux et voyagea pendant un certain temps. Dès la parution de l'*Esthétique*, sa vie s'identifie avec son œuvre. Par deux fois il a exercé une activité publique : en 1900, on lui confia la surveillance des écoles primaires de Naples, et de juin 1920 à juillet 1921 il fut ministre de l'Instruction publique dans le cabinet Giolitti. En 1910, il avait été nommé sénateur par Sonnino. En 1925, il rédigea une réponse, signée par quelques centaines de savants et de professeurs universitaires, au manifeste des « Fascistes intellectuels ». Il eut à souffrir, au début de l'ère fasciste, de certaines violences qui ne réussirent pas à ébranler sa sérénité. Son *Histoire d'Italie*, publiée en 1928, fut un événement, malgré ou peut-être à cause du point de vue libéral qu'elle défend ; elle eut en quelques semaines plusieurs éditions.

Croce est marié, il a quatre filles. Il possède peut-être la plus riche bibliothèque privée d'Italie. Depuis sa jeunesse il est membre de l'Accademia Pontaniana qu'il a présidée à plusieurs reprises et qui a publié plus de soixante de ses études. Il est docteur *honoris causa* des Universités de Fribourg-en-Brisgau, d'Oxford et de Marbourg, membre de nombreuses académies étrangères. En 1934, par une disposition du ministre de l'Education nationale, il a été exclu de toutes les académies italiennes.

— (2) Il est, entre autres, l'instigateur et l'inspirateur de la grande collection des *Scrittori d'Italia*, qui paraît chez Laterza, à Bari.

calme ensuite, s'élargit et s'approfondit, avant de pénétrer dans les eaux limpides du lac, où il reflète les étoiles du ciel.

Le moment est-il venu pour lui de songer à faire son testament spirituel ? En publiant, au terme de sa soixante-dixième année, son livre sur *La Poésie*, il aurait voulu, nous dit son éditeur, l'intituler : «Le testament d'un critique littéraire», mais, en le relisant, le style lui en avait semblé trop vif pour convenir à un testament. Ce mot est symbolique : tout Croce est en quelque sorte dans cet aveu ; pour lui, en effet, toute œuvre de valeur étant à la fois fin et commencement, il résulte que de l'accomplissement même de sa pensée, de cette forme qui semble définitive, doit jaillir une vie nouvelle. Que de fois, en Italie surtout, où l'influence de Croce est plus directe, lors de la première élaboration de sa *Philosophie de l'Esprit*, dans la première décade de ce siècle déjà⁽¹⁾, et plus tard, dans la polémique avec l'« idéalisme actuel » dont Giovanni Gentile, l'ancien ami de Croce, a fait la doctrine quasi-officielle du fascisme, que de fois des imprudents ont annoncé la mort, ou du moins l'épuisement de cette pensée ; et voici qu'elle rayonne plus pure et plus puissante que jamais ! C'est que Croce vit lui-même entièrement, je dirais presque passionnément, si je ne devais craindre d'être mal compris, dans cette pensée. L'œuvre contient sa personnalité à ce degré de totalité qui est, là où elle apparaît, le signe presque infaillible d'une valeur classique.

Quels sont les éléments constitutifs de cette personnalité ? D'abord une sensibilité extrêmement délicate et aiguë. On reste toujours surpris, en lisant les analyses critiques d'œuvres poétiques les plus diverses que Croce a prodiguées au cours des années, de son goût artistique si sûr et si fin. Bien souvent déjà ses jugements esthétiques, tout d'abord assez mal accueillis, ont pénétré ensuite dans la *communis opinio* de la critique. Il fournit pratiquement la preuve de ce qu'il affirme en théorie, à savoir que le jugement esthétique (et c'est pour lui un jugement historique, avec toute la valeur que ce mot comporte) se fonde sur le critère du goût qu'il est vain de vouloir diminuer, comme il a souvent été fait, en prétendant qu'on se base ainsi sur une impression toute individuelle et changeante.

Notons ensuite son penchant très prononcé pour l'histoire. Croce pourrait dire comme son maître De Sanctis : «La mia mente tira al concreto ». Aussi le problème de l'interprétation des faits historiques, dans leur acception la plus large, est-il celui auquel il a consacré un

(1) Voir, par exemple, RENATO SERRA, *Le Lettere*, vol. III, p. 147 s.

effort philosophique incessant. Il a commencé par des livres d'histoire et il est retourné plus tard à ce genre d'étude avec une force et un élan renouvelés, en s'élevant, dans ses interprétations, du plan local, napolitain, au plan national d'abord, au plan européen ensuite. Bien qu'il soit le seul penseur contemporain qui ait construit un système complet, on peut dire que son œuvre philosophique n'est qu'un épisode de son évolution d'historien.

Un autre trait marquant est sa très haute conscience morale, son besoin de clarté intérieure. Il règne dans ses livres une atmosphère de rare probité et de sincérité vraiment communicatives. Rien peut-être n'excite autant son aversion que la « *stortura morale* », quelle que soit la forme qu'elle revête. Il restait donc parfaitement fidèle à lui-même, lorsque récemment, dans un magistral article, il déclarait que la philosophie est d'autant plus profondément philosophique et d'autant plus riche en vérité que celui qui la pratique est plus profondément moral⁽¹⁾. Il tenait ce sentiment de ses parents dont il n'eut que des exemples de paix, d'ordre et d'activité infatigable. S'il a fait de la philosophie, c'est parce qu'il y était poussé — nous citons ses propres mots — par le besoin de souffrir moins et de mettre de l'ordre dans sa vie morale et intellectuelle⁽²⁾. On peut affirmer que tout problème traité par lui renferme un souvenir de sa propre vie, un cas de conscience, un aiguillon vital et moral.

Ce qui caractérise encore Croce, c'est l'étendue et la pénétration de sa faculté logique. Une puissance de discernement peu commune lui fait découvrir les défauts de raisonnement, les problèmes mal posés, les solutions impossibles, et il excelle à redresser, en quelques lignes claires, les jugements erronés et à aiguiller la pensée sur la bonne voie. Un *terribile ingegno*, l'a appelé un critique italien⁽³⁾, et quiconque aborde son œuvre sans préjugé ne peut qu'avoir la même impression.

Avec cela, si paradoxal qu'il paraisse, Croce possède au plus haut degré le bon sens. La meilleure philosophie qu'on puisse faire n'est, à

(1) *Filosofia come vita morale e vita morale come filosofia*. *La Critica* XXVI, p. 81 ss., et aussi *Ultimi saggi*, p. 222 ss. — Bien des pages de la *Philosophie de la pratique*, par exemple, rappellent à un critique catholique de Croce, EMILIO CHIOCCHETTI, auteur d'un livre très apprécié sur le philosophe napolitain, par la chaleur de l'inspiration et l'élévation morale les Dialogues de Platon et les Confessions de saint Augustin. (*La filosofia di Benedetto Croce*³. Milano, 1924, p. 284.) — (2) *Contributo alla critica di me stesso*, p. 27. — (3) FRANCESCO FLORA, *Dal romanticismo al futurismo*. 1921, p. 261.

son avis, qu'un «sublime bon sens». Abattant les barrières qui voudraient établir une différence qualitative entre ce qui est philosophie et ce qui ne l'est pas et ne voyant là qu'une différence dans la cohérence plus ou moins grande de la pensée, Croce n'a jamais pu être le partisan de ceux qui font de la philosophie une science ésotérique exclusivement réservée aux initiés.

Il faut ajouter à ces éléments un trait de caractère qui ne se montre guère à la surface de son œuvre : c'est une tendre et secrète bienveillance, voilée souvent par la nécessaire sécheresse du raisonnement logique. On a critiqué parfois le ton calme, très sobre de son langage ; en écoutant mieux, on percevrait plutôt, me semble-t-il, un accent quasi paternel, provenant d'une supériorité manifeste de la pensée, d'une grande bonté de cœur et d'une noble pudeur. Devant la confusion d'esprit, son style se teinte parfois d'une ironie malfaisante ; il se transforme devant les fausses prétentions ou les desseins peu honnêtes, en satire mordante et dédaigneuse.

Tous ces éléments, pourtant, n'ont pu produire l'œuvre de Croce que grâce à leur parfait équilibre, à la puissante harmonie qui les unit et qui s'en dégage. Cet équilibre, réalisé sans heurt apparent et avec un naturel qui, assurément, est chose rare dans une personnalité aussi puissamment constituée, explique l'accusation maintes fois lancée contre lui de se cantonner dans une attitude d'olympien impasible et froid, et de ne pas descendre assez dans la lice où les cœurs et les esprits s'échauffent. Mais comment Croce pourrait-il renier son propre tempérament qui, soutenu par une faculté intellectuelle éminemment dialectique, lui attribue justement un rôle de médiateur et non de partisan ? Et ce rôle demande, à coup sûr, une force de caractère tout aussi grande, à une époque comme la nôtre surtout, où les masses fanatisées semblent mépriser cet équilibre qui, à le bien considérer, n'est autre chose que la véritable dignité humaine. C'est pendant la guerre mondiale surtout que Croce a montré pratiquement ce que c'est que cette dignité d'un homme, d'un «clerc», d'un philosophe⁽¹⁾. Croce ressemble sur ce point, et pas seulement en cela, à Gœthe, la figure qu'il aime entre toutes et qu'il cite le plus fréquemment. (Et il n'est pas de ceux qui citent pêle-mêle les noms petits ou grands.) Le portrait qu'il en a tracé convient trait pour trait à lui-même : «La figure de Wolfgang Gœthe est composée de puissance

(1) Voir *Pagine sulla guerra*.

tranquille, de bonté rare, de justice et de sagesse, d'équilibre, de bon sens, de santé et, en somme, de tout ce qu'on a l'habitude de ridicu-liser comme *bourgeois*. L'art de se soustraire aux modestes devoirs, de sophistiquer (*assottigliarsi*) et de se transhumaniser (*trasumanarsi*) ou de se sensualiser et de s'abêter (*imbestiarsi*), on pourra l'appren-dre d'autres maîtres, mais certainement pas de lui. Il fut profond, mais non vertigineux, comme on voudrait aujourd'hui si volontiers le considérer, génial, mais non diabolique ; sa parole était simple, claire et débonnaire »⁽¹⁾. Il ne faut donc pas se laisser arrêter, en abordant l'œuvre de Croce, par ce ton contenu et mesuré qui ne se laisse jamais aller, sinon à sa façon, qui fuit la grandiloquence et ne vise à aucun effet oratoire facile⁽²⁾. C'est en pénétrant plus profond, c'est en cher-chant le cœur de cette personnalité et de cette pensée qu'on se sent peu à peu saisi, et alors ce style s'anime d'une ardeur secrète et d'une singulière vivacité.

* * *

Plus d'une fois Croce a soutenu que ce n'est pas le nombre des idées qui fait la valeur d'un homme, mais une idée assez forte pour éclairer et grouper les autres en un organisme vivant. Quelle est cette idée, chez lui, quelle est l'expérience fondamentale d'où est sortie sa philosophie ? On a dit fort judicieusement que Croce a son centre dans chaque point particulier de son œuvre, que toute pensée particulièrre est système entier⁽³⁾. C'est tellement vrai que le moindre article de Croce ramène à l'unité totale et contient virtuellement toute sa pensée. Cette unité, ce centre génératuer, c'est la certitude et l'affirmation que la réalité est esprit et que l'esprit est la seule réalité : non pas que l'esprit se place au-dessus du monde ou qu'il courre à travers le monde, mais bien qu'il coïncide avec le monde. L'absolu n'est que l'éternelle relation de l'histoire, le drame des moments spirituels. Et la nature n'est que moment et produit de l'esprit même. L'esprit qui est le monde, l'esprit qui évolue est, pour cela, un et divers à la fois, éternelle solution et éternel problème, et la conscience qu'il prend de lui-même est la philosophie qui est son histoire ou son histoire qui est sa philosophie, les deux étant essen-

(1) *Gœthe*, p. 2. — (2) Francesco Flora l'appelle « le plus formidable anti-rhéteur que l'Italie ait produit depuis quelques siècles ». *Op. cit.*, p. 260. — (3) FRANCESCO FLORA, *Croce*, Milano, 1927, p. 34.

tiellement identiques⁽¹⁾. La vie concrète de l'esprit est faite de fantaisie et de pensée, d'action et de moralité ou d'autre chose encore, si l'on réussit à imaginer autre chose, et sous ces formes variées elle est cependant une.

Cette conception exclut radicalement tout dualisme et toute transcendance matérialiste ou théologique et n'admet la transcendance que comme immanente à la pensée même : elle n'est que la zone d'ombre de l'esprit d'où jailliront les nouveaux problèmes philosophiques, mais elle est éternellement nécessaire au mouvement de l'esprit. Très différents quant à la source de leur inspiration et quant à leur tendance générale, Bergson et Croce, comme l'a noté fort justement un critique anglais⁽²⁾, ont le trait commun que voici : le thème fondamental de la philosophie de Bergson est que l'esprit humain est menacé continuellement par une illusion qui sert magnifiquement le besoin pratique de la vie, mais qui obscurcit tout effort d'atteindre une connaissance claire, l'illusion que le changement est conditionné par des choses qui ne changent pas ; le concept fondamental de Croce est que l'esprit humain est sujet à une persistante illusion qui le poursuit dans toutes les sphères de la connaissance : le concept de l'existence de quelque chose d'étranger, extérieur à l'activité spirituelle, indépendant d'elle et à laquelle la valeur que l'esprit crée serait quelque chose d'ajouté. Croce pourrait dire comme Bergson, parlant de la métaphysique qui prétend dépasser l'expérience : « Autant vaudrait discuter sur l'enveloppe d'où se dégagera le papillon, et prétendre que le papillon volant, changeant, vivant, trouve sa raison d'être et son achèvement dans l'immutabilité de la pellicule. Détaillons, au contraire, l'enveloppe, réveillons la chrysalide »⁽³⁾.

La conception crocéenne doit nécessairement considérer certains problèmes qui ont donné et donnent encore du fil à retordre aux philosophes, comme mal posés ou tout simplement comme inexistant, car poser un problème, c'est le résoudre. Ainsi, le problème de la « pensée » et de « l'être », si discuté, est pour lui inexistant, parce que les deux termes supposent toujours un troisième élément imaginaire qui les contient, et celui de l'immortalité de l'âme est insoluble parce que « immortel » et « âme » n'ont aucune signification réellement pensable.

(1) *Teoria e storia della storiografia*³, p. 286. — (2) Wildon Carr. Voir : G. CASTELLAZO, *Introduzione allo studio delle opere di Benedetto Croce*, p. 72. — (3) *La Pensée et le Mouvant*, p. 15.

Cette pensée qui est la position fondamentale d'un idéalisme absolu, ou, si l'on veut, d'un positivisme spiritualiste-historique, ne fut pas chez Croce le résultat d'une inspiration fulgurante, mais l'aboutissement de plusieurs expériences. Elle est le point de départ de *l'Esthétique* qui parut en 1902. Croce avait alors trente-six ans. Quelle avait été son évolution intellectuelle et morale jusqu'alors ? Issu d'une famille de bonne tradition catholique, il fut élevé dans un collège de religieux, mais il abandonna de bonne heure la foi catholique, ne pouvant reconnaître d'autre autorité morale que celle de sa propre conscience. Après la catastrophe de Casamicciola, qui lui enleva tous les siens et lui donna, dit-il, le « sentiment le plus désolé de la mort », il passa dans la maison de son oncle Silvio Spaventa (le frère de Bertrando Spaventa, l'austère philosophe hégelien qui a influencé Gentile), de tristes années qui l'éloigneront pour toujours des faciles joies et où seule l'étude solitaire fut une consolation pour lui. Chez Spaventa il fit la connaissance d'Antonio Labriola, dont il suivit, à l'université, les leçons de philosophie morale et qui l'initia à l'éthique herbartienne du devoir-être. Cet enseignement confirma en lui la conviction que les théories matérialistes et sensualistes, alors en vogue, étaient la négation même de la morale. La *Philosophie de la pratique*, l'œuvre la plus riche en expérience et la plus profondément humaine peut-être que Croce ait écrite, et les *Fragments d'éthique* mettront sous une forme théorique clarifiée les problèmes moraux qui le torturaient à cette époque. Carducci et De Sanctis (mort en 1883) furent ses lectures préférées : l'attitude violente et batailleuse du premier, la critique littéraire géniale du second convenaient particulièrement à ses goûts, sans que du reste les principes esthétiques chers à De Sanctis fussent alors saisis par lui dans toute leur étendue. Rentré à Naples, il quitte la société romaine où bouillonnaient les passions politiques pour le milieu studieux et calme des archivistes, des bibliothécaires et des érudits ; il voyage aussi dans les principaux pays d'Europe et il apprend à fond le français, l'allemand, l'anglais, l'espagnol. Ainsi formé, Croce devient assez vite par ses travaux d'histoire et de folklore napolitain⁽¹⁾ un « espoir » des bonnes études italiennes.

(1) *Rivoluzione napoletana del 1799. I teatri di Napoli dalla rinascenza sino alla fine del settecento. Settecento in Napoli* (des fragments de cette œuvre se trouvent dans *Profili e aneddotti settecenteschi*). *Curiosità storiche. Storie e leggende napoletane*. Il publia aussi, à ses frais, une *Biblioteca letteraria napoletana*, et, avec quelques amis, la revue de topographie et d'histoire de l'art *Napoli nobilissima*, et collabora avec zèle à l'*Archivio storico*.

Pour sortir du cadre étroit de l'érudition purement locale, il entreprit une étude d'histoire politique et morale sur l'influence de l'Espagne dans la vie italienne ; pour mieux se renseigner sur les problèmes de la nature de l'histoire et des sciences, il lut entre autres, et pour la première fois, la *Scienza nuova* de Vico⁽¹⁾, le philosophe napolitain du dix-huitième siècle, en qui Croce reconnaîtra plus tard un de ses ancêtres spirituels les plus directs, et à qui il consacrera sa plus belle monographie philosophique. Un mémoire, *La storia ridotta sotto il concetto generale dell'arte* (1893), une année plus tard, un écrit polémique sur la méthode de la critique littéraire furent les fruits d'une première réaction contre les théories évolutionnistes, positivistes et associationnistes. Spencer était alors, en Italie comme ailleurs, le philosophe le plus écouté. Contre ceux qui considéraient l'art, la poésie et la beauté comme un plaisir des sens, un plaisir résultant d'associations psychiques ou d'habitudes et de dispositions héréditaires, quand ils ne les rapportaient pas à l'instinct sexuel ; contre ceux qui ramenaient l'idée de la vie historique à la monotone répétition de quelques schémas politiques et sociaux et à l'action de quelques lois générales, tout en prétendant faire de l'histoire une science positive et naturelle, Croce affirmait que l'art est connaissance, une forme originale de la connaissance, et non point une vibration trouble des plaisirs et de l'utile, que l'histoire n'est pas réductible à une science, étant, comme l'art, connaissance de l'individuel, réélaboration poétique de la réalité. Les deux publications firent quelque bruit et Croce s'entendit appeler, non sans étonnement, par un vieil érudit napolitain, le « Garibaldi de la critique ». Par l'intermédiaire de Labriola, Croce fut amené à étudier la science de l'économie politique, particulièrement les problèmes du marxisme et du matérialisme historique ; tout en reconnaissant la valeur profondément humaine de certains de leurs motifs, il en donna une critique rigoureuse sur différents points⁽²⁾. Il s'y découvrit comme philosophe et y trouva le concept de l'Utile qui, dans la *Philosophie de la pratique*, sera une de ses plus importantes affirmations. Pour la première fois aussi il approcha, à travers l'interprétation qu'en donnaient Marx et Engels, la grande philosophie historique de l'époque romantique et, en particulier, la philosophie de Hegel ; mais ce ne fut que plus tard, grâce à la

(1) Sur la pensée de Vico et sa fortune en France, voir PAUL HAZARD, *Revue des cours et conférences*, 1930-31, vol. II, 707 ss. et 1931-32, vol. I, 42 ss. —

(2) *Materialismo storico ed economia marxistica*.

collaboration avec Gentile, que le levain hégélien se mêla à sa pensée.

Les méditations sur l'art demandaient alors une forme concrète. « Pendant cinq mois », raconte Croce dans son *Contributo alla critica di me stesso*, « je ne lus presque rien, je me promenai de longues heures, je passai des demi-journées et des journées entières étendu sur le divan, fouillant assidûment en moi-même et notant sur le papier des idées dont l'une critiquait l'autre ». C'est par cet âpre labeur qu'il surmonta en lui l'influence du naturalisme et de l'herbartisme qui l'entravait encore : il surmonta — nous citons ses propres paroles — la logique naturaliste grâce à la logique des degrés spirituels ou du développement, ne réussissant pas à comprendre autrement le rapport entre parole et logicité, fantaisie et intellect, utilité et moralité ; il surmonta la transcendance naturaliste par la critique qu'il fit irrésistiblement des genres littéraires, de la grammaire, des arts particuliers, des formes rhétoriques, faisant toucher du doigt comment dans le monde purement spirituel de l'art s'introduit la « nature », construction de l'esprit même de l'homme. Ayant nié la nature dans l'art, il la nia partout, la découvrant partout non comme une réalité, mais comme un produit de l'abstraction de l'esprit. Et, étudiant le jugement sur l'art et tout autre forme de jugement, il parvint à la conclusion que la pensée vraie est tout simplement la pensée, l'expression belle tout simplement l'expression, et ainsi de suite ; de même la pensée fausse et l'expression laide sont la non-pensée, la non-expression, le non-être, qui n'a pas de réalité en dehors du moment dialectique qui le pose et le dissout⁽¹⁾.

Il faut se garder — Croce le dit lui-même⁽²⁾ — de la manière simpliste de considérer la relation d'une pensée avec la pensée précédente, comme si un esprit, dans ses années de jeunesse, se rendait exactement compte de ce qui a été produit avant lui et avançait sur ce point bien acquis en critiquant, rectifiant, complétant. Le progrès de l'esprit s'accomplit par la solution de nouveaux problèmes différents de ceux qui préoccupaient les prédécesseurs ; peu à peu seulement l'œuvre de ces derniers pénètre dans l'esprit nouveau pour devenir problème à son tour.

Croce est parvenu à la méditation philosophique en un temps qui

(1) *Ibid.*, p. 39. — (2) *Contributo alla critica di me stesso*, p. 58-59.

avait perdu déjà le sens de la pensée philosophique idéaliste et romantique dont la première moitié du dix-neuvième siècle avait bénéficié. Ne possédant plus sa substance agissante, les défenseurs de cette pensée se contentaient de répéter des formules plus ou moins vides ; ils ne savaient pas s'opposer à la poussée vigoureuse des sciences qui apportaient des conceptions positivistes, réalistes et naturalistes, réduisant l'esprit au rôle d'une fonction de la matière. Dans la critique littéraire, la philologie, la rigueur des textes, l'étude des « sources », l'accumulation des petits faits biographiques l'emportaient sur l'analyse artistique : un de Sanctis, qui pourtant avait montré dans ses critiques un véritable génie, était décrié pour être trop peu scientifique. La philosophie passait pour un vain bavardage, on réclamait des « faits ». Croce, érudit accompli lui-même, reconnut — et ce fut un des premiers éclairs de sa pensée nouvelle — l'absence de fondement, voire la grossièreté de ces vues positivistes en des domaines où seul l'esprit, l'esprit créateur, est juge. Il composa l'*Esthétique*, œuvre avant tout de destruction nécessaire. Sa mission philosophique avait commencé. Le 20 janvier 1903 parut le premier fascicule de *La Critica*, revue de littérature, d'histoire et de philosophie, d'une physionomie toute à elle, dont les numéros sortiront désormais tous les deux mois, avec une régularité jamais en défaut et qui devait être presque aussitôt, en Italie, le centre d'une nouvelle conscience morale et philosophique. Et ce fut, d'année en année, la prise de possession de champs nouveaux, l'élargissement progressif des vues et des horizons, l'explication, l'approfondissement et l'application imposante de cette pensée.

L'esthétique en est la base. C'est à elle et, par extension, aux problèmes de la critique littéraire que Croce a voué son attention la plus continue et la plus féconde.

Le tréfonds mystérieux de la réalité spirituelle, l'élan vital, la « passionnalità », la libido est élaboré tout d'abord par la faculté artistique. L'art est, pour Croce, intuition pure, vision, fantaisie, chant, le moment de la connaissance première. Il est quelque chose de tellement immédiatement créateur que l'impression et l'expression coïncident parfaitement. Il se distingue nettement des autres activités de l'esprit ; il n'est ni un acte physique (qui serait l'œuvre de l'esprit pratique), ni une imitation, ni une reproduction de la nature (externe ou interne), ni un fait utilitaire de plaisir ou de douleur, de passion

immédiate ou d'imagination oiseuse, ni un fait didactique ou oratoire, ni un acte de connaissance conceptuelle ; l'art précède idéalement la philosophie qui peut le comprendre, mais ne peut pas en être comprise. Les sentiments, les impressions (*Erlebnisse*) n'ont une valeur esthétique que quand ils sont élaborés, c'est-à-dire transfigurés par la contemplation et élevés jusqu'à l'expression : ce qui n'est pas exprimé n'existe pas pour l'art. Etant la représentation visionnaire d'un état d'âme, d'un sentiment, l'intuition est *lyrique* : c'est une aspiration enfermée dans le cercle d'une représentation. Sentiment produit par la vie pratique, image créée par la faculté théorique, forment ensemble une seule et indivisible réalité. Tout l'esprit est présent dans un poème, dans un chant ; mais l'œuvre d'art est parfaite seulement quand tous les problèmes logiques, économiques et moraux qui agitaient l'esprit de l'artiste sont harmonisés, transformés, fondus dans l'expression esthétique. Le sentiment, élevé par l'image au rang de synthèse théorique, dans la « divine proportion » du tout, exprime et contient une totalité *cosmique* : l'art est à la fois la musique de l'esprit individuel et de l'esprit universel. « Dans une poésie, dira Croce, on peut trouver, en l'analysant *ad infinitum*, toute l'histoire du monde, l'univers entier ; cependant il ne faut pas y chercher autre chose que cette matière particulière et la transfiguration de cette poésie particulière. (1) »

(1) *La Critica*, XXXII, 160. — La conception de l'art comme intuition pure, puis comme expression lyrique, enfin comme expression cosmique correspond à trois étapes de la pensée esthétique de Croce : la première est celle de l'*Esthétique* (1902) ; la seconde fut exposée par Croce en 1908 dans une conférence lue au Congrès international de philosophie de Heidelberg (voir *Problemi di estetica*, p. 3 ss.) et développée dans le *Breviario di estetica* (1912) ; la troisième, marquant le caractère de totalité de l'expression esthétique, dans les *Nuovi saggi di estetica*, p. 117 ss. (1917). Les deux dernières étapes sont le résultat d'expériences faites en matière de critique littéraire : Croce fut amené au concept du caractère « lyrique » de l'art par la réaction de son goût artistique contre les œuvres « véristes » et « naturalistes » qui se donnaient comme reproduction « objective » de la réalité et qui étaient privées du souffle intime du sentiment et de la passion ; au concept du caractère « cosmique » enfin, par sa réaction contre la poésie « romantique », convulsive, désordonnée, brutalement passionnée des expressionnistes et des futuristes.

On pourrait voir une quatrième étape dans l'élaboration du concept de la « littérature » ou de l'« expression littéraire » que Croce donne dans son dernier livre *La Poesia* (1936). La distinguant de l'expression sentimentale ou immédiate (non élevée à la « connaissance » théorique), de l'expression proprement poétique, et de l'expression « prosastique » (logique) et oratoire (poursuivant un but pratique), il y voit l'harmonie réalisée entre les expressions non-poétiques (sentimentale, « prosastique », oratoire) et l'expression poétique proprement dite, et lui attribue un rôle d'éducation et de civilisation.

Impression et expression sont une même chose. Il s'agit ici du problème qui se présente également dans d'autres parties de la philosophie, comme celui de l'interne et de l'externe, de l'esprit et de la matière, de l'âme et du corps et, dans la philosophie de la pratique, de l'intention et de la volonté, de la volonté et de l'action, etc. Si ce dualisme est maintenu, il mène directement à la transcendance ou à l'agnosticisme. Croce, qui le considère comme l'effet d'une classification empirique et naturaliste, affirme l'identité de ces deux termes, d'accord, dit-il, avec le sens commun qui se moque de ceux qui disent avoir des pensées et ne pas pouvoir les exprimer, avoir conçu un beau tableau, mais ne pas savoir le peindre ; et l'identité de ces termes a, dans la sphère de l'art, une évidence toute particulière, car assister à la création de l'œuvre poétique, c'est, pour ainsi dire, assister au mystère de la création du monde. On comprend aisément pourquoi l'intuition esthétique est devenue le noyau de toute la philosophie de Croce : elle prépare et conduit directement à l'idéalisme ou spiritualisme absolu.

L'art étant un acte pur, théorique, la *communication* de l'œuvre d'art créée, en d'autres termes la technique, ne peut être autre chose qu'un acte pratique, nécessaire, mais étranger à l'intuition : elle est un ensemble de connaissances dont l'homme dispose pour agir dans le domaine social et culturel (paroles, sons, couleurs, pierres). Seuls les artistes impuissants sont tentés de confondre intuition et communication, art et technique.

L'art esthétique étant un, il en résulte l'unité des arts particuliers : leur division se base sur un critère purement technique. Il est donc tout à fait oiseux de demander, comme Lessing l'a fait dans son *Laocoön*, pour ne citer que le cas le plus fameux, quels sont les caractères artistiques de chaque art particulier. « Celui qui possède le sentiment artistique trouve dans un vers, dans un seul petit vers de poète, à la fois l'émotion musicale et picturale, la force sculpturale et la structure architectonique ; de même dans un tableau, qui n'est jamais affaire d'œil mais toujours affaire d'âme, et qui ne demeure pas dans l'âme seulement comme couleur, mais aussi comme son et parole, comme silence même, qui est à sa façon son et parole. »⁽¹⁾

Il y a donc autant d'arts que d'œuvres d'art particulières, ce qui revient à dire que l'art est un.

(1) *Aesthetica in nuce*, p. 20. *Ultimi saggi*, p. 20.

Il faut également rejeter les genres littéraires et artistiques, car l'esprit « lyrique » forme aussi bien la poésie de l'épopée que celle du drame. Une œuvre qui est toute poésie, comme Macbeth ou Antoine et Cléopâtre, est substantiellement un poème lyrique dont les personnages et les scènes sont les différents accents et les strophes consécutives. La critique littéraire les emploiera comme instrument didactique (et ils ont aussi joué un rôle culturel), mais sera consciente de son origine pratique : les progrès qu'elle a réalisés, au siècle passé, sur la critique de la Renaissance et du classicisme français, résultent en grande partie du fait d'avoir abandonné le critère basé sur les genres littéraires et artistiques.

Dans le langage aussi la distinction entre art et communication doit se faire. Dans la première *Esthétique* déjà, développant une idée pressentie par Wilhelm von Humboldt et réagissant surtout contre la tendance naturaliste des lois phonétiques, Croce a montré le caractère intuitif et lyrique de la langue qui est une perpétuelle création : toute une école « idéaliste » de recherches linguistiques en est née (ne citons que les noms de Vossler, Spitzer, Lerch, Bertoni) qui, malgré quelques déviations, a heureusement renouvelé cette branche d'études.

L'art étant totalité intuitive, cosmique et lyrique, Croce ne peut accepter la division traditionnelle (qui est la véritable hérésie spirituelle de l'Allemagne romantique) entre poésie classique et poésie romantique qui, à son apparition, tendait à mettre en valeur les droits du sentiment, de la passion et de l'imagination en poésie et s'opposait à la littérature rationaliste et classiciste, satirique, frivole ou oratoire, dénuée de presque toute valeur poétique, mais ne pouvait instaurer un dualisme artistique. La grande poésie — rare, Croce ne cesse de le répéter, comme rares sont ceux qui l'entendent — est toujours et partout classique, c'est-à-dire que l'artiste, pour employer un mot de Romain Rolland⁽¹⁾, y est le « roi de l'âme tumultueuse », dominant par la contemplation la passion. Shakespeare, dans ce sens, est aussi bien classique que Racine. Les « réalistes », « véristes », « naturalistes », « symbolistes », « impressionnistes », « expressionnistes », « futuristes » représentent-ils autre chose, du moins un grand nombre d'entre eux, qu'un romantisme déséquilibré qui a changé de nom et qui tend vers l'expression immédiate d'un monde intérieur indompté ?

(1) *Jean-Christophe*. Vol. X, p. 65.

Quel est le devoir du critique littéraire devant l'absolue autonomie de la valeur esthétique ? Le jugement esthétique, absolu en tant que catégorie avec laquelle se construit la vérité universelle, relatif en tant que son objet est conditionné historiquement, est la synthèse du moment intuitif et du moment logique : le critique, tout en revivant l'œuvre d'art intuitivement, la pénètre par son intelligence pour chercher l'état d'âme fondamental de l'artiste et en déterminer le caractère par des approximations psychologiques toujours plus fines et plus adéquates. Il enseigne à lire : Croce reprend cette affirmation de Sainte-Beuve, en lui donnant toute sa valeur. Il doit certainement connaître les conditions historiques dans lesquelles une œuvre d'art est née ; mais, considérant cette œuvre comme un monde à lui, il doit ensuite s'élever au-dessus de la base historique et de la personne de l'artiste et refaire l'*itinerarium mentis in Deum*, le vol du poète vers l'empyrée de la poésie⁽¹⁾ qui a fait du *document* pratique un *monument* idéal. Il est vrai que de cette façon l'histoire artistique et littéraire, conçue comme une histoire de personnalités idéales, se transforme en une série d'essais et de monographies apparemment sans relation entre elles. Mais, dit Croce, la relation est donnée par toute l'histoire humaine dont la personnalité poétique est une partie et, à vrai dire, une partie éminente ; et il est vrai aussi que, ainsi comprise, une grande partie de la production littéraire, privée du sceau suprême de la véritable poésie — qu'elle soit une littérature d'effusion, tendant à l'élaboration littéraire des sentiments, ou une littérature d'amusement, d'éloquence ou du genre didactique —, ne relève que fort peu du domaine de la critique supérieure et joue, comme « expression littéraire », un rôle plus social et civilisateur qu'esthétique, en établissant une liaison pour ainsi dire éducative entre l'expression non-poétique (sentimentale, « prosastique », oratoire) et l'expression purement et hautement poétique⁽²⁾.

* * *

Certaines prémisses fondamentales de l'*Esthétique* ont été décisives dans la philosophie de Croce pour l'élaboration des autres catégories spirituelles. Ainsi, l'énergique identification de l'intuition avec l'expression exigeait dans la logique l'identification de la pensée avec le

(1) *La Critica*, vol. XXXII, p. 228. — (2) *La Poesia e la letteratura*³ dans : *La Poesia*.

concept, du concept avec l'expression, et, dans la philosophie de la pratique, l'identification de la volonté (ou de l'intention) avec l'action. Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de la logique crocéenne, la philosophie du *concept pur*, qui n'est entaché ni de concepts (pseudo-concepts) empiriques ou représentatifs (ceux des sciences naturelles, par exemple), ni de pseudo-concepts abstraits (ceux des mathématiques). Relevons seulement quelques points.

Croce saisit les catégories plutôt au sens aristotélicien, c'est-à-dire comme formes de l'idée ou de l'esprit qui est « l'histoire idéale éternelle sur laquelle courent dans le temps les histoires particulières » (Vico). Il pense, avec Vico et Hegel, qu'il faut les développer dynamiquement en les faisant sortir l'une de l'autre, et non pas les juxtaposer statiquement comme faisaient les anciens logiciens et encore Kant. Il en a réduit le nombre à quatre : le moment esthétique et le moment logique (esprit théorique), le moment économique et le moment éthique (esprit pratique) ; il se sépare aussi de Hegel par une conception différente de la distinction et de l'opposition. L'idée de la distinction qui réalise dramatiquement l'unité est une de celles auxquelles Croce revient le plus souvent et qu'il manie, dans la multitude des problèmes particuliers, avec une maîtrise incomparable. Si elle l'a aidé à s'opposer efficacement au positivisme et, en général, aux écoles philosophiques hybrides de son temps, qui semblaient avoir perdu tout critère de saine et rigoureuse distinction, elle l'a aussi aidé à découvrir la source des erreurs du système de Hegel, la forme tourmentée et arbitraire qu'il revêt, l'intellectualisme et le dualisme, le naturalisme et le théisme qui y subsistent ; Croce a montré que l'origine en était la confusion des concepts opposés (être et non-être, bon et mauvais, vrai et faux, etc.), et des concepts distingués (vrai, beau, bon, etc.) ; c'est dire que Hegel, dans sa joie d'avoir découvert le principe de la dialectique — découverte qui est son éternelle gloire — et concevant dialectiquement, à la façon de la dialectique des opposés, la relation des degrés seulement distingués, a introduit dans son système une suite d'erreurs graves ; il a eu le tort, d'une part, d'attribuer aux erreurs philosophiques la dignité de concepts distingués et, d'autre part, de rabaisser les concepts distingués au rang de vérités imparfaites, c'est-à-dire d'erreurs philosophiques. Dans le premier cas, la phénoménologie de l'erreur assumait l'apparence d'une histoire idéale de la vérité et, dans le deuxième cas, Hegel arrivait, entre autres, au grandiose paradoxe de la mort de l'art dans le monde historique,

c'est-à-dire à sa dissolution finale dans la philosophie. Croce, au contraire, d'accord en cela avec la plus profonde éthique chrétienne, voit dans l'erreur une faute morale : elle est l'intervention d'un acte pratique qui, adoptant la dépouille vide de la pensée, simule l'acte théorique.

Croce apporte, en outre, des corrections notables au concept hégelien du *devenir* qui, selon lui, n'est ni *progressus ad finitum* (au sens hégelien), ni *progressus ad infinitum* (au sens des néo-kantiens), mais les deux à la fois, c'est-à-dire que le devenir est accomplissement du vrai et du bien à chaque instant, et une mise en doute à chaque nouvel instant, sans cependant perdre ce qui est acquis ; il est une perpétuelle solution et un problème perpétuellement renaissant pour une nouvelle solution⁽¹⁾. Il synthétise ainsi l'idée orientale des cycles et des retours ou de la perpétuelle constance, et l'idée occidentale de la course pénible vers le nouveau ou du perpétuel changement, accomplissant l'immobilité de la première par la mobilité de la seconde.

Croce démontre dans sa *Logique* que la distinction dans l'unité, relation fondamentale et histoire idéale de l'esprit (comparable au spectacle de la vie où chaque fait est en relation avec tous les autres tout en étant différent du précédent et pourtant le même, parce qu'il le contient en soi comme le précédent contenait virtuellement le suivant), engendre en elle-même l'opposition, et que sans distinction il n'y a pas opposition. Si l'on néglige la distinction en faveur de l'opposition pure, les catégories s'évanouissent et l'on aboutit au panlogisme, au mysticisme, et à la transcendance (c'est le reproche principal que Croce adresse à l'idéalisme actuel de Gentile⁽²⁾). Croce entend sauvegarder ainsi l'entièvre valeur du jugement historique de l'opposition et de la négation. Il conçoit, par conséquent, les catégories non comme un développement linéaire, mais à la façon de Vico, comme « corso » et « ricorso », comme mouvement *circulaire* où chaque parcours se reflète et s'enrichit dans le cercle du nouveau parcours. Dans la phénoménologie de la conscience (esthétique, logique, économique et éthique), ce qui au degré précédent a une valeur positive se trans-

(1) Il concetto del divenire e l'hegelismo, dans : *Saggio sullo Hegel*, p. 158 s. —

(2) Voir *Conversazioni critiche*, Serie seconda, p. 67 ss. Aussi : *La Critica*, XXVIII, p. 317-320. — La « concordia discors » des deux philosophes est devenue, depuis quelques années, une « discordia » totale. Sur le débat Croce-Gentile, voir aussi : E. CHIOCCHETTI, *ouvr. cité*, p. 286 s.

forme en opposition, s'efforçant de passer au degré supérieur. Par la conception de l'unité-distinction Croce compte détruire toute transcendance théologique au sein de la philosophie.

* * *

L'élévation de l'*Utile* au rang de moment original de la dialectique pratique constitue une véritable réhabilitation d'un élément spirituel considéré trop longtemps comme inférieur et négligé par la plupart des philosophes ; cette réhabilitation est, bien entendu, purement théorique, car il est clair qu'en pratique, de tout temps, le moment économique, politique aussi bien que le moment esthétique a existé dans l'homme, bien que l'accent y soit mis plus spécialement à partir de la Renaissance et de la Réformation. Le caractère radicalement moderne, « mondain », de ces deux sciences économique et politique⁽¹⁾ saute aux yeux quand on se représente qu'elles tendent à justifier théoriquement ce que le moyen âge regardait avec défiance ou niait directement, le « sens », en d'autres termes, ce qui dans la connaissance n'est ni logique, ni rationnel, mais sensible et intuitif, et ce qui, dans la pratique, n'est pas moral par soi-même, mais simplement voulu, aimé ou désiré. Cette justification équivalait à une intériorisation et à une spiritualisation de l'élément sensitif, mais en même temps à une « sensualisation » de l'esprit qui embrassait enfin tout l'être et tendait ainsi à clore le cercle de l'immanence. Croce avait assurément raison de dire aux hommes d'Eglise qui maniaient imprudemment les concepts de l'esthétique et de l'économie modernes : « Attention, vous pratiquez le diable ! » Le dualisme de l'esprit et de la nature, maintenu encore par Hegel, était vaincu, car « l'objet » (nature) opposé au « sujet » (esprit) se révélait n'être rien d'autre que l'inconscient, la vie de la passion et de l'impulsion, le sentiment ; et la « nature », niée en tant que réalité, était conçue comme forme particulière de l'esprit, et en fait comme la plus élémentaire des formes pratiques. La philosophie de la nature devenait ainsi tout simplement la philosophie de la pratique.

La conception catégoriale de l'utile, à laquelle Croce a été amené par Vico et par ses propres études d'économie politique, mais surtout par l'expérience toute personnelle du *homo sum : humani nihil a me*

(1) *Le due scienze mondane*. Dans *Ultimi saggi*, p. 43 ss.

alienum puto, délivre définitivement l'éthique du danger constant de succomber à l'utilitarisme ou d'être infecté par lui — car l'utile, chassé par la porte, rentrait par la fenêtre — et la fonde sur la pure conscience morale. Elle ne déracine pas les passions — rappelons-nous le débat douloureux entre la passion et le devoir chez Kant — bien plus elle confère à ce qui est nature en nous son droit immuable, mais elle érige en face d'elle une exigence éthique à la fois rigoureuse et humaine. Celle-ci a en face de l'utile la même fonction que la critique vis-à-vis de l'art : l'individu, affirmé comme utilité, s'élève à la moralité en niant le moment économique et en le gardant toutefois dans l'activité supérieure.

Au moment économique appartient le concept de *l'Etat*, en d'autres termes, le moment de la force et de la puissance. Ce que Machiavel, pratiquement, a fait dans sa théorie politique, dans *Le Prince* surtout, Croce le justifie théoriquement en distinguant nettement la fonction de la politique de celle de la morale. L'action politique est l'art pratique, comme la morale est la logique éthique ; mais comme aucune sphère de l'esprit n'est isolée, la politique cherche sa solution dans l'éthique qui représente, en face de la force égoïste et individuelle de la volonté, l'*ethos* humain, la liberté, la conscience idéale et la volonté universelle. Les *lois*, étant des actes volitifs (ou plutôt une aide à des volitions réelles), appartiennent au même moment pratique de l'esprit. La longue querelle entre le droit et la morale est apaisée par Croce en ce sens qu'il attribue le droit pur à la théorie de l'utile et de la force individuelle distincte à la fois et unie à la forme morale. Le principe de l'activité législatrice, comme celui de l'activité juridique peut aussi bien être économique que morale, mais il est génériquement utilitaire.

Du domaine pratique de l'esprit, enfin, relèvent aussi, selon Croce, les *sciences naturelles* ou plutôt les sciences empiriques, car celles-ci comprennent aussi les sciences morales (sociologie, anthropologie, logique formaliste, etc.) et les mathématiques : les unes, élaboratrices de (pseudo-)concepts empiriques (concepts sans universalité), les autres, de (pseudo-)concepts abstraits (universels sans *concretezza*). Cette position crocéenne a suscité beaucoup de critiques, on a même voulu voir en Croce un ennemi déclaré des sciences. En vérité, il est seulement l'ennemi de la mauvaise philosophie. Rappelons-nous les conditions philosophiques de l'époque qui précéda l'éclosion de sa pensée : ou bien la philosophie était placée en tête des sciences,

devenant pour ainsi dire leur accomplissement ou leur couronnement (conception de la vieille école idéaliste) ou bien elle était réduite au rôle de systématisatrice et d'ordonnatrice des résultats des sciences (positivisme, empirisme). En niant la valeur philosophique des sciences naturelles et des mathématiques, Croce entend sauvegarder l'autonomie réciproque de la science et de la philosophie : le philosophe forge des concepts universels et concrets, l'homme de science des types et des schémes, le mathématicien des universels abstraits. Les sciences naturelles et mathématiques ne peuvent qu'entacher la philosophie d'empirisme, de naturalisme et de positivisme, et la philosophie de son côté ne peut qu'entraver le libre développement de la science.

La critique des rapports entre la philosophie et la science se retrouve dans la théorie de l'*historiographie* de Croce : les deux termes s'appellent ici « histoire » et « chronique ». Croce ne voit pas seulement dans la chronique un degré moindre d'élaboration littéraire des faits historiques ou une différence de qualité dans le choix de ces faits ; il y voit la forme naturalisée de l'histoire morte. L'histoire véritable par contre est celle qui vit en nous ; c'est le passé changé en éternel présent, c'est l'histoire rendue *contemporaine*. Histoire et chronique sont deux attitudes différentes de l'esprit : l'une est un acte de pensée, l'autre un acte de volonté. Comme la forme concrète de la pensée est le jugement, synthèse de l'individuel et de l'universel (représentation et concept), le jugement est affirmation historique : une histoire qui n'est pas philosophie est donc impossible ; et comme, d'autre part, un concept qui n'est pas affirmation d'un fait est impensable, une philosophie qui n'est pas histoire est également impossible. Croce est arrivé à cette conception par un lent et dur effort de pensée (Gentile l'y a aidé), par la revendication du caractère concret de l'histoire vis-à-vis des sciences empiriques et abstraites et du caractère concret de la philosophie ; les deux valeurs concrètes lui ont révélé finalement leur *identité*⁽¹⁾. Qu'on ne s'y trompe pas : il ne s'agit pas de philosophie et de philosophie de l'histoire, car cette distinction équivaudrait à un retour à la religion et à la mythologie. Philosophie et histoire sont identiques parce que la pensée historique est l'autoconscience de l'esprit. Croce trouvera la définition, classique déjà, de la philosophie comme « moment méthodologique de l'histo-

(1) Voir *Logica*⁵, p. 210 s.

riographie » : dilucidation des catégories constitutives des jugements historiques, ou des concepts directifs de l'interprétation historique⁽¹⁾. On pourrait se représenter les catégories comme les instruments avec lesquels on façonne la matière et qui dans le travail s'usent et se montrent improches, et la philosophie comme la technique qui les restaure et les réadapte⁽²⁾. L'acceptation de cette formule, dit Croce, n'est dure que pour celui qui persiste dans l'ancienne conception de l'histoire non comme histoire vivante et contemporaine, mais comme histoire morte et passée. Toutes sortes de pseudo-histoires (philologiques, poétiques, rhétoriques, tendancieuses), de même que l'idée d'une histoire universelle, trouvent ainsi leur dissolution philosophique. Toute histoire est histoire particulière, mais, étant donné que dans tout fait particulier vibre toute l'histoire du monde, dans toute action de l'homme tout l'homme, il suit que toute histoire particulière est en même temps histoire universelle. Et comme l'histoire est connaissance logique et non plus combat d'antithèses pratiques, elle n'est jamais justicière, mais toujours justificatrice⁽³⁾.

* * *

La philosophie, étant l'infini jaillissement de problèmes toujours nouveaux suscités par la vie concrète de l'histoire, n'est ainsi jamais définitive ou définitive seulement pour le problème présent qu'elle résout. Elle est libérée du cauchemar du problème « unique », du souci du « système fermé », et « elle substitue à la conscience désespérée du vain effort d'arracher le voile à ce qui toujours fuit et se cache, la conscience de posséder ce qui s'enrichit toujours ; à la triste image de l'humanité aveugle, chancelante dans les ténèbres, l'image héroïque de l'humanité qui monte « de claritate in claritatem »⁽⁴⁾.

Cette philosophie est-elle irréligieuse ? Oui, si l'on donne au mot religion un sens dogmatique ou mystique. La mythologie religieuse appartient pour Croce au passé de l'évolution de la pensée humaine.

(1) *Teoria e storia della storiografia*, p. 136. — (2) *Punti di orientamento della filosofia moderna*. Dans *Ultimi saggi*, p. 217. — (3) Voici une autre formule crocéenne, bien expressive, de la même pensée : « On pourrait dire qu'en pensant l'histoire, nous nous mettons toujours au point de vue de la Grâce et de la Providence et de la justification par la foi ; et en la faisant, c'est-à-dire en avançant la vie pratique, à celui du libre arbitre et de la responsabilité et de la justification par les œuvres ». *Ultimi saggi*, p. 294. — (4) *Critica di me stesso*, p. 67.

Non pas qu'il nie le mystère et l'infini, mais il les place devant nous dans tout fait réel, et à chaque instant la pensée éclaire et purifie les ardeurs du drame perpétuel de la vie. A la religion envisagée comme un ensemble de mythes fantastiques, de visions artistiques, de romans cosmologiques, et parfois aussi de petits égoïsmes et de refus paresseux de penser, Croce oppose la religion qui est philosophie, pensée active et foi consolatrice, aspiration et élévation, et qui admet dans son sein tout ce qui au monde est religiosité effective et sincère. Cette religion-là aussi a besoin de prière — mais sa prière est à la fois l'humble vénération de l'inexplorable et la claire conviction de la rationalité du monde. Il serait vain de nier la crise religieuse de nos jours, — n'est-elle pas justement, demande Croce, la crise d'une foi nouvelle qui s'enfante ?

L'influence de la pensée de Croce, de l'*Esthétique*, en particulier, a été et reste considérable. Peut-être Croce a-t-il raison de dire que l'esprit qu'il portait à son œuvre ne fut compris que de peu et que l'unité de sa pensée a souvent été brisée⁽¹⁾ — les futuristes, par exemple, ne se sont-ils pas réclamés de sa définition de l'art comme «intuition lyrique» (alors que leur père spirituel était en vérité Bergson) ? Pendant tout le premier quart de ce siècle, pourtant, la culture italienne a été sous le signe de Croce et elle l'est encore, malgré l'opposition ouverte ou le silence voulu qu'il rencontre. Au vrai, l'efficacité de sa pensée n'a pas été une conquête rapide ou la victoire d'une doctrine, mais une pénétration lente et d'autant plus profonde qu'elle passait presque inaperçue⁽²⁾, — tellement inaperçue qu'elle se retrouve même chez ses adversaires. C'est que Croce n'est pas seulement une idée, mais une force dynamique qui se développe. Il serait facile, certes, de rappeler les «découvertes» crocéennes : la philosophie comme moment méthodologique de l'historiographie, le caractère contemporain de l'histoire, la nature lyrique et cosmique de l'art, l'utile comme premier moment de la pratique, etc. ; mais l'influence de Croce a été surtout celle de sa personnalité, beaucoup moins celle d'un système. Elle a pénétré dans la culture italienne avant tout par l'application que Croce faisait de ses principes. Il a toujours soutenu que le seul critère pour reconnaître la bonne philosophie était sa convertibilité en jugements historiques : la sienne a constamment fourni la preuve

(1) *Storia d'Italia dal 1871 al 1915*, p. 256. — (2) Voir l'aveu typique de RENATO SERRA, dans *Scritti critici*, p. 103.

de cette qualité, en se montrant un magnifique instrument de travail. Si l'Italie peut actuellement se vanter de posséder une critique littéraire et artistique d'un niveau peut-être plus élevé qu'il n'est ailleurs, d'avoir dans certains domaines de la pensée une incontestable primauté et de présenter, dans sa vie publique, une interpénétration de vie culturelle et de philosophie qui est digne d'admiration, c'est en majeure partie à Croce qu'elle le doit.

Pratiquement, Croce a opéré dans le domaine de la critique littéraire une véritable *Umwertung der Werte*. S'il a été un censeur redoutable — n'oublions pas que son *Esthétique*, pour construire, a commencé par faire des hécatombes —, s'il a réduit à leurs justes proportions la valeur d'un Pascoli, d'un De Amicis, d'un d'Annunzio, et récemment d'un Pirandello, comme aussi, dans la littérature allemande, celle d'un Schiller ou d'un Kleist, il a aussi fait œuvre positive en approfondissant la compréhension critique d'un grand nombre d'écrivains européens (Dante, Pétrarque, Shakespeare, Arioste, Corneille, Gœthe, Heine, Leopardi, Manzoni, Carducci, Vigny, Balzac, Baudelaire, Maupassant, etc.). Le caractère monographique de ses études critiques a souvent empêché de voir que l'ensemble de ses Essais sur des auteurs italiens constitue une histoire de la littérature italienne et, en vérité, une histoire qui sait recueillir magnifiquement l'essence poétique des différents écrivains. Le livre sur la *Poésie de Dante* a révolutionné en quelque sorte la critique dantesque (surtout par la distinction entre structure ou roman théologique et poésie dans la Divine Comédie) ; son *Gœthe*, écrit pendant la guerre — cela aussi est symbolique de l'esprit européen de Croce —, qui contient en outre environ 150 poésies de Gœthe traduites en italien par Croce, est la seule contribution italienne de valeur aux études gœthéennes. (Citons-y la réhabilitation de la figure du famulus Wagner pour laquelle Croce nourrit, sans méconnaître les limites humaines de ce personnage, une tendresse avouée d'érudit, et la négation de l'unité du *Faust*.) L'essai sur Arioste montre que le « cœur du cœur » de l'auteur du *Roland furieux* est l'harmonie, la joie pure du rythme auquel le monde chevaleresque bigarré prête une matière docile ; celui sur Shakespeare, distinguant nettement entre personne « biographique » et personne « poétique », donne des analyses pénétrantes des drames shakespeareiens qui parcourent toute la gamme des sentiments humains ; l'essai sur Corneille trouve la poésie particulière du classique français dans les

scènes et les situations où la « volonté délibérante » fait naître des dialogues et des monologues vraiment lyriques.

Nous ne pouvons que citer, en passant, les multiples travaux de Croce sur l'histoire de l'esthétique, de la logique et de l'historiographie.

En possession d'une culture immense, d'une largeur de vue, d'une clarté et d'une mesure qui rappellent Aristote ou Leibniz, toujours en éveil, combatif et alerte, Croce suit et commente dans la *Critica* les manifestations spirituelles de l'Europe entière : qu'il s'agisse d'une nouvelle doctrine sur la fin de l'Occident (Spengler), du renouveau de Bachofen en Suisse et en Allemagne, d'une reprise du « cas » Mallarmé ou du « cas » Rimbaud, de la « poésie pure », d'un débat sur la signification de l'art « baroque », de la mode des biographies romancées, du racisme, pour ne citer que quelques exemples, toujours son opinion a une originalité et un poids particuliers.

Quel accueil l'œuvre de Croce a-t-elle trouvé à l'étranger ? La pensée allemande, laborieuse et tourmentée, mais privée de la vigueur qu'elle avait chez les grands idéalistes (Kant, Hamann, Herder, Humboldt, Hegel) qui ont exercé une si forte influence sur Croce, n'a pas suffisamment profité — sauf, en partie, la critique littéraire et la linguistique — des solutions radicales proposées par le penseur napolitain et qui seules, pourtant, pourraient la tirer d'une situation sans cela presque inextricable. L'expérience crocéenne, comme l'a dit un critique allemand⁽¹⁾, comporte réellement pour le tempérament nordique un acte de délivrance à peu près dans le sens du traditionnel et si salutaire « Voyage en Italie ». Cette « latinité » de Croce, si vivement sentie par les Germains, est la meilleure réponse à ceux qui l'accusent d'être trop « allemand ». Quant à la Suisse allemande, elle a été plus prompte que l'Allemagne à s'occuper de cette pensée ; c'est pour cette raison aussi que Croce a accepté, il y a onze ans, de parler à Zurich, dans le grand auditoire de l'Ecole polytechnique où avait enseigné son compatriote et prédécesseur Francesco de Sanctis. Les pays anglo-saxons sont ceux qui lui ont fait l'accueil le plus chaleureux et le plus compréhensif : nombreux sont, en Angleterre et en Amérique, les travaux consacrés à sa philosophie. La France seule

⁽¹⁾ A.-M. FRÄNKEL, *Die Philosophie Benedetto Croces und das Problem der Naturerkennenntnis*. Tübingen, Mohr, 1929.

ne lui a guère ouvert ses portes, pour des raisons qu'il serait trop long d'analyser ici (mauvaises traductions, tradition intellectualiste et positiviste, influence du bergsonisme, fausse réputation de hégélien⁽¹⁾). Et pourtant, que de choses la pensée française pourrait apprendre de Croce ! Quant à l'esthétique, par exemple, Croce a plus d'une fois constaté qu'en France les véritables théoriciens de l'art ne se trouvent pas chez les professeurs de philosophie, chez les auteurs de traités, mais chez les grands artistes, Flaubert, Baudelaire, Bocque⁽²⁾.

Il est difficile de prévoir à quelles parties de la philosophie de Croce la critique s'attaquera spécialement pour les rectifier ou les approfondir. Est-ce une faiblesse ou une limite de son système, tout en faisant son originalité, que l'esthétique en soit la pierre angulaire ? La facilité avec laquelle l'antinomie est dialectiquement vaincue en théorie cache-t-elle des complications encore inconnues ? La conception circulaire des catégories spirituelles, leur articulation symétrique régie par la distinction dans l'unité, résistera-t-elle à des approfondissements ultérieurs ? La séparation des sciences naturelles et des mathématiques d'avec la philosophie sera-t-elle maintenue ? Ou la théorie de la relativité aboutira-t-elle à la possibilité d'un jugement *individuel*, c'est-à-dire d'un jugement historique, rendant ainsi possible et nécessaire une philosophie de la nature ?⁽³⁾ Le problème spécifiquement religieux de la transcendance surgira-t-il à nouveau dans la philosophie future ?

Ces quelques points d'interrogation doivent suffire ici. Ce qui est sûr, par contre, c'est que Croce est un anticipateur, un précurseur : au fond, sa pensée n'est qu'au début de sa véritable influence. Comment la dépasser, alors que Croce la dépasse encore lui-même quotidiennement ? Et même si elle est dépassée un jour, sa *forme* classique ne sera-t-elle pas immortelle ?⁽⁴⁾ Il est naïf de donner à Croce l'étiquette d'« hégélien » ou de « néo-hégélien » ; avec autant de raison — il l'a dit lui-même — on pourrait l'appeler éléate, héraclitéen, socratique, platonicien, aristotélicien, stoïcien, sceptique, néo-platonicien, bouddhiste, chrétien, cartésien, spinoziste, leibnizien, vichien, kan-

(1) Le néo-hégelianisme d'un Octave Hamelin, d'un Louis Weber a une tout autre physionomie. — (2) Voir dernièrement encore *La Poesia*, p. 292. — (3) Voir FRÄNKEL, *ouvr. cité.* — (4) W. GÜNTHER, Ueber den Stil Benedetto Croces. *Neue Schweizer Rundschau*. Febr. 1927.

tien, etc. Aussi n'entend-il pas fonder une école « crocéenne » : il n'aime pas les disciples trop dociles⁽¹⁾. L'histoire de la pensée humaine est une immense collaboration. Indubitablement, le fond de la philosophie crocéenne est un romantisme historique : mais n'est-ce pas justement lui qui a surmonté le romantisme, dans toutes ses formes possibles, pour le purifier et le réintégrer dans la « classicité » ? Son œuvre est une prodigieuse unification sous le signe de la distinction. Il a mis l'accent sur la « distinction », parce que les conditions du temps le demandaient ainsi ; s'il avait vécu à l'époque des mystiques, il l'aurait probablement mis sur l'« unité ». Et qu'est-ce qui vibre et palpite au centre de cette unification ? Le *cœur humain*, la *pensée humaine*. Comme peu de penseurs avant lui, Croce a exalté et exalte la *dignité* de l'homme, de l'homme *total*. Sa philosophie est l'affirmation calme et consciente de l'éternelle *humanitas*. Il a confiance en elle. Il sait que la marche du monde est une lente ascension à la « liberté ». « Quand on demande », dit-il à la fin de son *Histoire d'Europe au 19^e siècle*, « si à la liberté appartient ce qu'on appelle l'avenir, il faut répondre qu'elle a mieux : elle a l'éternité. »⁽²⁾ Cette confiance, fruit de l'identification de l'histoire et de la philosophie — et qu'il ne faut pas confondre avec un optimisme bon marché —, l'a libéré définitivement, avoue-t-il⁽³⁾, du scepticisme envers lui-même et envers l'humaine faculté d'atteindre le vrai. Tout ce qui a été fait et pensé vit éternellement. Dans le sentiment historique, ainsi compris, l'homme trouve une grande consolation et un grand réconfort. « Celui qui ouvre son cœur au sentiment historique » — Croce conclut ainsi une vigoureuse mise au point sur l'*Antistoricismo* anarchique et autoritaire des temps modernes —, « n'est plus seul, mais uni à la vie de l'univers, il est frère, fils et compagnon des esprits qui ont travaillé sur la terre et qui vivent dans l'œuvre qu'ils accomplirent, apôtres et martyrs, génies créateurs de beauté et de vérité, humbles braves gens qui répandirent le baume de bonté et conservèrent l'humaine *gentilezza* ; il s'adresse mentalement à eux tous pour les invoquer, et d'eux lui vient le soutien dans ses labeurs et ses peines, et dans leur sein il aspire à se reposer, mêlant à leur œuvre la sienne »⁽⁴⁾.

Faut-il ajouter quelle immense valeur éducative réside dans une conception semblable ? L'idéalisme absolu doit nécessairement pos-

(1) Voir *Maestro e scolari*, dans *Cultura e vita morale*², p. 222. — (2) *Ibid.*, p. 358. — (3) *Critica di me stesso*, p. 67. — (4) *Ultimi saggi*, p. 258.

tuler l'identité de la philosophie et de la pédagogie⁽¹⁾. Aussi l'esthétique de Croce, qui pourtant n'aborde nulle part d'une façon directe les questions de pédagogie, a-t-elle exercé une influence considérable sur la pédagogie italienne⁽²⁾. Cette efficacité éducative de la pensée crocéenne sera encore beaucoup plus profonde, nous semble-t-il, lorsqu'on en saisira l'essence et la portée totales. Il en émane une énergie et un équilibre qui peuvent être de puissants mobiles dans le développement moral et spirituel de l'individu⁽³⁾. Certes, l'équilibre humain est un équilibre instable : serait-il une création de la vie, s'il ne l'était pas ? En donnant à cet équilibre instable des assises philosophiques sûres, Croce a éclairci et consolidé un des aspects les plus élevés de la conscience humaine. Avec plus de raison que Hegel, il peut réclamer pour lui-même la phrase célèbre que le dialecticien allemand a mis à la fin de sa *Philosophie de l'histoire* : « Bis hierher ist das Bewusstsein gekommen ».

Werner GÜNTHER

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Les œuvres de B. Croce ont presque toutes été éditées par la Maison Laterza e Figli, à Bari. Nous ne pouvons citer ici que les traductions françaises :

Esthétique comme science de l'expression et linguistique générale, trad. de H. Bigot. Paris, Giard & Brière, 1904.

Philosophie de la pratique, trad. de H. Buriot et S. Jankelevitch. Paris, Alcan, 1911.

La philosophie de Jean-Baptiste Vico, trad. de H. Buriot et G. Bourgin. Paris, Giard & Brière, 1913.

(1) *Conversazioni critiche*. Serie prima, p. 79-86. — (2) CARLO SGANZINI, *L'Esthétique de Croce et la pédagogie*, dans l'Annuaire de l'Instruction publique en Suisse, t. XVII, 1926, p. 19-38. — (3) WERNER GÜNTHER, *Benedetto Croce und die Pädagogik*, dans Schweizerische Pädagogische Zeitschrift, 1929, p. 129-136. — M. A. M. Fränkel, analysant, dans un livre récent, la situation morale du temps présent (*Die seelische Situation der Gegenwart*. Zurich, 1935), découvre le vice fondamental de notre époque dans l'incapacité ou dans l'hésitation de l'humanité moderne, qui a perdu son centre métaphysique, à trouver son centre véritable en elle-même. Elle ne trouvera que si elle cherche son équilibre dans la *totalité organique*, dialectiquement réalisée, de ses expériences. M. Fränkel voit le magnifique accomplissement de la « psychologie de l'homme éternel » dans la philosophie crocéenne, tout en reconnaissant qu'il s'agit maintenant d'en tirer les conséquences pour la vie quotidienne.

Ce qui est vivant et ce qui est mort de la philosophie de Hegel, trad. de H. Burriot. Paris, Giard & Brière, 1910.

Méthodologie historique et économie marxiste, trad. de A. Bonnet. Paris, Giard & Brière, 1901.

Bréviaire d'esthétique, trad. de G. Bourgin. Paris, Payot, 1923, avec une préface de Croce pour l'édition française.

Histoire d'Italie de 1871 à 1915, Paris, 1929.

Dans la *Revue philosophique* et dans la *Revue de métaphysique et de morale* ont paru plusieurs traductions d'essais de Croce (mentionnons dans cette dernière, t. XXVI, 1919, p. 1-40, la *Critique de moi-même*, trad. de *Contributo alla critica di me stesso*). Dans *La Critica*, années 1927 à 1929, Croce a publié les lettres qu'il avait de Georges Sorel.

Quant aux nombreux travaux sur Croce (on en trouvera cités quelques-uns dans les notes qui accompagnent la conférence), nous nous bornons à signaler quelques contributions de France et de Suisse allemande:

G. RICHARD, *B. Croce, esthéticien, critique littéraire et historien de la littérature italienne*, dans le Bulletin italien de Bordeaux, t. XVII, 1917.

G. SCHUWER, *La pensée italienne contemporaine. L'idéalisme de B. Croce et de G. Gentile*, dans la Revue philosophique, 1924.

Der Lesezirkel Hottingen, Zurich, 1924-25, n° 6/7 (consacré entièrement à Croce).

Carlo SGANZINI, *Benedetto Croce*, dans Der kleine Bund, Berne, 1925.

Jean LAMEERE, *L'Esthétique de Benedetto Croce*, Paris, Vrin, 1936.

[Ce n'est qu'après l'achèvement de la présente étude que nous avons pu consulter ce livre lucide et très renseigné dont on souhaite qu'il répande dans les pays de langue française une connaissance plus approfondie et plus complète des théories esthétiques de Croce. Il contient des notes bibliographiques détaillées.]

DISCUSSION

Le travail qui précède, présenté à la Société romande de philosophie dans sa séance annuelle de Rolle, fut suivi d'un entretien dont voici les points essentiels :

Arnold Reymond. Je remercie en votre nom à tous M. Werner Günther de l'étude qu'il vient de nous présenter. Cette étude, fruit d'une méditation prolongée, est un exposé génétique et systématique de la pensée de Croce, exposé qui par sa richesse et ses nuances est des plus instructifs. Les problèmes qu'elle soulève sont nombreux et variés. On pourrait, me semble-t-il, les grouper de la façon suivante.

1. Influences subies par B. Croce. En ce qui concerne cette question, j'ai été très intéressé par la façon dont M. Günther marque la position de Croce vis-à-vis de Hegel. La thèse et l'antithèse que celui-ci obtient par négations réciproques deviennent chez celui-là distinction et opposition, ce qui logiquement pour obtenir le devenir est plus satisfaisant ; car du point de vue logique l'être et le non-être n'ont aucun contact possible et ne peuvent opérer leur synthèse dans la notion du devenir, tandis que deux notions distinctes, mais contraires (ou opposées), peuvent avoir un point commun (par exemple le chaud et le froid se subsumtent dans la notion de température).

2. Problème relatif à la nature du spiritualisme positif défendu par Croce. Pareil spiritualisme supprime toute transcendance, tout dualisme et tout réalisme. Cette position est-elle métaphysiquement possible ?

3. Problème analogue au sujet de l'esthétique. Pour Croce, lorsqu'il y a création artistique, impression et expression s'unissent d'une façon indissoluble grâce à l'intuition. Mais comment comprendre cette union ? Une impression suggère-t-elle une représentation intellectuelle qui sert alors de guide à la création ou bien la représentation intellectuelle est-elle sous-jacente à l'impression et lui sert-elle de moule ? Comment entendre le monisme « impression-expression » ?

4. La manière dont Croce comprend les sciences mathématiques et physiques rend-elle vraiment compte de la valeur de connaissance qui est fournie par ces sciences sur la réalité ?

5. La philosophie, enfin, peut-elle et doit-elle s'identifier avec la philosophie de l'histoire telle que Croce la définit ?

Il y aurait sans doute d'autres problèmes encore à examiner ; mais, pour canaliser la discussion, peut-être serait-il préférable de s'en tenir à ceux que je viens d'indiquer.

Cela étant, sans revenir sur le problème des influences dont j'ai déjà parlé, j'avouerai ne pas voir clairement ce que B. Croce entend exactement par Esprit et par spiritualisme positif. Chez Hegel, la situation est beaucoup plus nette. Dans une première phase, l'Esprit se crée à lui-même, à titre de possibles et suivant une dialectique nécessaire, les catégories et les subdivisions dont il aura besoin par la suite ; puis, dans une deuxième phase, il extériorise comme nature-objet cette dialectique ; et enfin, dans une troisième phase, il se saisit lui-même dans son unité dialectique et créatrice tout à la fois.

Croce n'envisage pas de phases semblables. Il considère sans doute la nature comme de l'Esprit inconscient, mais il ne cherche pas s'il existe un rapport, et lequel, entre l'Esprit inconscient et l'Esprit proprement dit. La nature obéit-elle dans son travail à certaines formes et, si oui, d'où viennent-elles ? Sont-elles celles-là mêmes qui dirigent l'activité de l'Esprit conscient ? Cet Esprit lui-même n'est-il pas autre chose que l'activité de l'esprit humain ou bien peut-il revêtir une forme supérieure à celle dont témoigne l'esprit des hommes pris individuellement ou collectivement ?

W. Günther. Croce n'a pas, à ma connaissance, envisagé le problème sous l'angle où vous le posez ; mais il semble bien que pour lui l'Esprit se distingue à la fois de la nature et de l'humanité, tout en leur étant immanent.

A. Reymond. Dans ce cas le monisme de Croce est insoutenable et l'Esprit doit être posé à la fois comme immanent et transcendant.

R. Wavre. La connaissance mathématico-physique de l'univers ne saurait se ramener, comme le pense Croce, à un simple ensemble de pseudo-concepts abstraits. Il y a plus que cela. La théorie newtonienne, par exemple, explique admirablement le mouvement elliptique de la planète Mercure ; mais elle échoue devant le mouvement de déplacement du périhélie de cette planète et il faut, pour expliquer ce dernier, recourir à la théorie d'Einstein. La nature se pose devant l'esprit du savant comme un « donné » que celui-ci dans son travail d'abstraction et de systématisation est tenu de respecter.

W. Günther. Croce n'était pas mathématicien ; tout son effort a été de lutter contre le matérialisme scientifique.

J. de la Harpe. Comme Bergson l'a si bien dit, il faut méditer sur les cas particuliers pour arriver à des conceptions générales. Croce a pris pour base l'humanisme italien, pour autant que celui-ci a scruté l'histoire et la littérature, et au nom de cet humanisme il répudie le logique et le scientifique. Il prend une position pragmatique moins précise encore que celle du pragmatisme moderne, afin de glorifier la personnalité et l'activité libre dont elle est le siège. Aussi bien sa philosophie des sciences est-elle très simpliste.

En disant que l'Esprit est tout le réel, Croce n'a pas défini ce qu'il entend par « réel » ; or dans une philosophie de l'Esprit, même moniste, il faut distinguer entre l'implicite et l'explicite et cette distinction est difficile à établir ; c'est pourquoi la notion du réel a changé au cours des siècles, ainsi que E. Le Roy l'a montré.

Si Croce n'est guère suivi en France, c'est pour avoir méconnu l'intérêt capital que présente la philosophie des sciences à laquelle la pensée française a voué ces dernières décades une attention passionnée.

W. Günther. Croce est en effet fier de l'attitude qu'il prend vis-à-vis de la philosophie des sciences. Il déclare se rattacher avant tout à l'humanisme d'un Vico, par exemple, et au courant de la pensée allemande représenté par un Hamann, un Kant, un Schelling, etc.

P. Frutiger. Je m'associe aux remarques de J. de la Harpe et de R. Wavre. Le savant se réfère à un monde de réalités qu'il considère comme distinct de lui ; mais philosophiquement la question subsiste de savoir si et dans quelle mesure les lois de la nature sont une création de notre esprit. Les rapports entre immanence et transcendance ne sont pas moins équivoques chez Croce, et cela parce que la façon dont il caractérise le processus de l'Esprit est ambiguë. Ce processus est-il ordonné ou indéfini et sans contours précis ?

W. Günther. C'est un *processus ad finitum*.

Marcel Reymond. Dans tout ce qui n'est pas histoire ou art la position de Croce se révèle insuffisante. Sa logique en particulier reste trop inféodée à la doctrine du concept. Mais dans le domaine de l'esthétique il a vraiment apporté des vues nouvelles et la création artistique lui apparaît comme le premier stade de la vie de l'Esprit. Toutefois le rapport entre la création et la norme reste obscur.

W. Günther. La norme est pour Croce une donnée inconsciente ; c'est une sorte de loi naturelle.

Marcel Reymond. Mais alors en quoi consiste l'élaboration des normes ? La question est capitale, puisque l'esthétique est une science normative.

A. Burnier. Croce s'est efforcé d'expliquer l'histoire ; mais il n'a pas tenté d'expliquer le rôle des sciences dans le développement de la pensée humaine. Or les sciences (y compris leurs techniques) font partie de l'histoire de la civilisation.

A. Reymond. Les sciences dans leur positivité et leur formulation soulèvent à chaque époque des problèmes qui restent essentiels pour le philosophe et que celui-ci ne peut résoudre, sans se pénétrer de l'esprit et des méthodes scientifiques.

J. de la Harpe. Le savant est lui-même conduit à des problèmes qui relèvent de la philosophie, par exemple, à l'heure actuelle, le rapport du macrocosme au microcosme. Il n'en reste pas moins que la philosophie et la science ont des missions distinctes. Ainsi la sociologie en tant que science prend ses matériaux dans l'histoire, mais elle s'attache uniquement à y découvrir des uniformités ; l'histoire au contraire cherche à situer l'individuel dans la chaîne des événements ; elle n'est pas à proprement parler une science. Il y a bifurcation entre l'histoire et la sociologie, de même qu'entre l'histoire et les sciences physiques et naturelles.

M. Gex. Croce distingue entre concept empirique et concept abstrait. Mais par ce que l'on peut appeler l'universel concret entend-il la même chose que Hegel ?

W. Günther. C'est là un des points noraux et les plus obscurs de la philosophie crocéenne, et je ne vois pas comment y répondre d'une façon satisfaisante.

M. Gex. Tout phénomène présente un caractère individuel et concret qui ne s'explique pas en composantes universelles. Où placer alors l'universel concret ?

Ch. Bally. Les critiques que je désire formuler sur le terrain de la linguistique sont parallèles à celles qui viennent d'être faites au nom des sciences physiques et naturelles. L'influence exercée par Croce sur la linguistique a été très puissante. Vossler, par exemple, déclare à la suite de Croce que toute expression verbale est intuition et que la langue est une création perpétuelle. Le langage est donc avant tout un fait individuel et tout ce qui en lui ne

porte pas la marque de l'individu est fossilisation. Ce qui importe dans la parole, ce sont les caractéristiques particulières. L'école française considère au contraire la langue comme une création sociale et s'efforce d'en mettre au jour les éléments constants. Croce semble ignorer les contraintes géographiques, sociales, etc. qui dominent le langage et qui s'imposant à l'individu contribuent à sa formation. La linguistique ne s'explique pas par l'histoire des créations individuelles ; elle obéit à des lois que l'on peut systématiser.

W. Günther. J'estime que dans le langage il y a d'une part une création qui a pour point de départ des intuitions et d'autre part effort de communication. Croce, sans nier cet effort, s'est attaché essentiellement à la création-intuition. Il n'a du reste jamais voulu faire œuvre de philosophie systématique, car son ambition suprême a été de mettre en lumière le dynamisme de l'activité de l'esprit et peut-être n'accepterait-il pas des critiques qui seraient faites d'un autre point de vue.

A. Reymond. Je remercie W. Günther et tous ceux qui ont apporté leur concours à la discussion. De cette dernière il semble se dégager la leçon suivante. Croce accorde trop facilement qu'un problème mal posé est un pseudo-problème ; or c'est là une façon dangereuse de procéder. Pendant longtemps l'astronomie ancienne a mal posé le problème du mouvement des astres parce qu'elle ne savait pas distinguer entre les mouvements réels et apparents. Une fois cette distinction reconnue par les Pythagoriciens, Parménide crut pouvoir supprimer le mouvement et déclarer immobile l'être véritable. Le problème subsistait néanmoins.
